

UN SOUVENIR DE MAQUIS ... PARMI TANT D'AUTRES.

Cela se passait au mois de Juin 1944 au Mont Mouchet, haut-lieu bien connu de la Résistance en Auvergne, siège de l'État-Major du maquis d'Auvergne.

Nous étions un petit groupe d'une douzaine de résistants jeunes et peu expérimentés qui champions comme faire se peut, dans les alentours du village de Pinols.

J'étais, personnellement, disons le « responsable médical » de notre petite compagnie. Je n'ose pas me prétendre « le médecin nommé à la X^{ème} Compagnie ». Pensez donc un jeune étudiant de Chirurgie Dentaire, ayant interrompu ses études en deuxième année de faculté.

Nous venions de recevoir l'ordre de nous regrouper avec « armes et bagages » à la Maison Forestière à l'État-Major au service de santé des maquis d'Auvergne.

Nous étions en Juin par un très bel après-midi d'été, pour exécuter les instructions en question, nous disposions de deux voitures et d'une camionnette pouvant servir d'ambulance, le cas échéant.

Alors que nous approchions de notre but, manque de chance ! Notre camionnette tombe en panne, au détour d'un chemin. Arrêt obligatoire pour tout le monde. Ceux qui sont censés s'y connaître en mécanique, commencent à farfouiller sous le capot. Nous autres, les ignares, en profitons pour fumer une cigarette ... Je viens de dire « manque de chance ». Mais c'est bien le contraire que j'aurais dû exprimer. Cette panne providentielle fut plutôt notre chance. En effet, quelques minutes venaient à peine de s'écouler, qu'un feu nourri s'abat sur nous... Une colonne de véhicules allemands bien dissimulée nous avait repérés et nous attendait quelques cent mètres plus loin.

Un peu plus et nous nous précipitions dans la « gueule du loup ».

Il faut nous mettre à l'abri et nous dissimuler dare-dare. Abandonner nos véhicules qui forment cibles et sont difficilement manœuvrables en ces conditions, est la seule solution.

Nous sautons dans tous les fossés possibles ou derrière les fourrés qui se présentent... et ce sont des éclats de mortier qui, à présent nous tombent dessus, en pluie.

Nous faisons des soubresauts d'une excavation à l'autre. Un camarade me demande si je suis armé ; je lui réponds que non. Il me tend un revolver « tiens, je te le refile, moi j'ai une mitraillette ».

Hélas, je ne devais plus jamais le revoir.

Au bout d'un moment, estimant que nous avons décroché suffisamment, depuis la zone d'attaque, nous nous arrêtons pour nous regrouper et nous compter. Chacun se réfugie dans quelques fermes un tant soit peu disparates. Quant à moi, je me retrouve avec trois camarades blessés par de petits éclats de mortier. Heureusement assez superficiels, semble-t-il. Nous nous réfugions dans une ferme où un brave paysan veut bien nous héberger. Je soigne mes blessés comme faire se peut, à l'aide de lames de rasoir et d'eau de vie, en guise de désinfectant procuré par notre hôte.

Décision est prise que nous partirions dès le lendemain matin, le plus tôt possible. Nous étions en fin de journée et savions que les allemands n'attaqueraient pas de nuit. Nous trouvons à nous caser à l'étage au-dessus de cette ferme. Une sorte de grenier à grains dont les caisses vont nous servir de couche pour la nuit.

Dès potron-minet, alors que nous étions prêts à déguerpir, voici qu'à nouveau nos ennemis nous surprennent et nous devancent. Ils commencent à ratisser le terrain et s'approchent dangereusement. Nous avons tout juste le temps de regagner nos caches dans le grenier. De là, je m'aperçois que la tactique allemande est très simple : Au lance-flammes ils mettent le feu aux fermes ; c'est le meilleur moyen d'en faire sortir « les terroristes » éventuels et ils n'ont plus qu'à les cueillir ; nous entendons les coups de feu et nombreux d'entre nous n'en réchapperont.

De notre cache nous entendons les allemands pénétrer au rez-de-chaussée de notre gîte, en poussant leurs hurlements habituels. J'entends déplacer des chaises, de grands bruits de toutes sortes et des conversations disparates. Il semblerait même qu'ils s'installent-là. Et en effet ils vont rester dans cette unique pièce du rez-de-chaussée, de ce matin tôt jusqu'à midi précise, mais ce dernier détail horaire nous l'ignorions encore et pour cause...

De temps en temps des coups de feu résonnent dans la cour, des éclats de voix et des rires fusent. Ces messieurs pour se distraire, semble-t-il, tirent au revolver sur les poules et les canards caquetant aux alentours de la ferme. Toute cette agitation n'a rien de rassurant.

Et les heures passent : l'angoisse, la peur d'être découverts, les soupirs poussés par les copains gênés par leurs plaies et leur position recroquevillée, il nous faut observer le plus grand silence possible.

Tout à coup, aux environs de onze heures et demie : bruit d'une moto qui s'arrête devant notre ferme et j'entends - et encore aujourd'hui « in zwanzig minuten gehen wir fort » (dans vingt minutes nous partons ». En bon alsacien, je traduis. Ils ont donc reçu l'ordre de lever le camp dans vingt minutes. Et, si j'ai bien compris, sur les coups de midi.

Miracle et discipline allemande obligent: à l'heure dite, midi pile, bruits de moteur les camions démarrent.

Ils s'en vont !

Le grand silence enfin, béni, bienfaisant.

Nous ne bougeons pas quelques minutes ; puis, je me hasarde à descendre avec précaution, les quelques marches qui nous séparent du rez-de-chaussée. Les camarades suivent aussitôt.

Le paysage que nous découvrons n'est pas réjouissant. Les quelques fermes disséminées de notre hameau ont subi des incendies plus ou moins marqués. Seule la nôtre est indemne de toute trace de feu. Et pour cause ... tout commentaire est inutile.

Quelques rescapés émergent d'on ne sait d'où. Nous ne sommes pas nombreux à nous compter ; par la suite nous saurons que quatre d'entre nous manquent à l'appel...

Dans de telles circonstances, la consigne est « se dissoudre dans la nature - avant de se regrouper plus tard ». Pour moi, je sais qu'un point de ralliement m'a été donné : le cas échéant je dois me rendre dans un certain hôtel de Paulhaguet, bourg de la région à quelques kilomètres de là.

Tout le monde est suffisamment valide pour que nous puissions partir chacun de son côté, par ses propres moyens.

Nous savons aussi que les allemands laissent des postes d'observation çà et là sur les routes, en des points névralgiques. Pour ma part, j'ai à traverser un terrain pentu particulièrement à découvert, avant de me retrouver au fond d'un vallon, à l'orée d'un bois, et à l'abri d'un de ces postes de surveillance. Voyant un troupeau de vaches qui tranquillement paissent dans le pré, j'en saisis deux par le licol, une de chaque côté par devers moi ; je me dissimule de la sorte, dévale en douceur la pente, pour enfin me retrouver au fond de mon vallon sauveur. « Merci mes chers bestiaux, vous êtes libres, vous m'avez rendu un très grand service ». Bien dissimulé, je peux à présent me retourner sans crainte. Et je devine tout là-haut au loin, le poste tant redouté.

Et puis, j'ai marché, je ne sais plus combien d'heures ; j'ai passé la nuit dans les bois, comme faire se peut, me suis nourri de même - mon sac à dos n'étant plus tellement garni - et j'aboutis en fin du compte en l'hôtel point de chute convenu.

Quel soulagement, pour moi et pour le patron en me voyant ! Son accueil est des plus chaleureux. Vous pensez, il était notre cuistot là-haut.

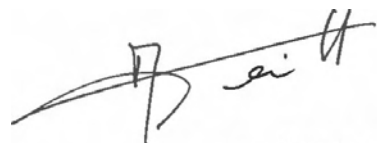
Une image m'est restée : en me dévêtant pour me rafraîchir enfin, j'ai la surprise de constater que les chaussettes en laine du pays amoureusement tricotées par ma chère maman, ont littéralement fondu. Il n'en reste que la partie haute, celle au niveau des mollets. Une belle preuve de l'effort fourni.

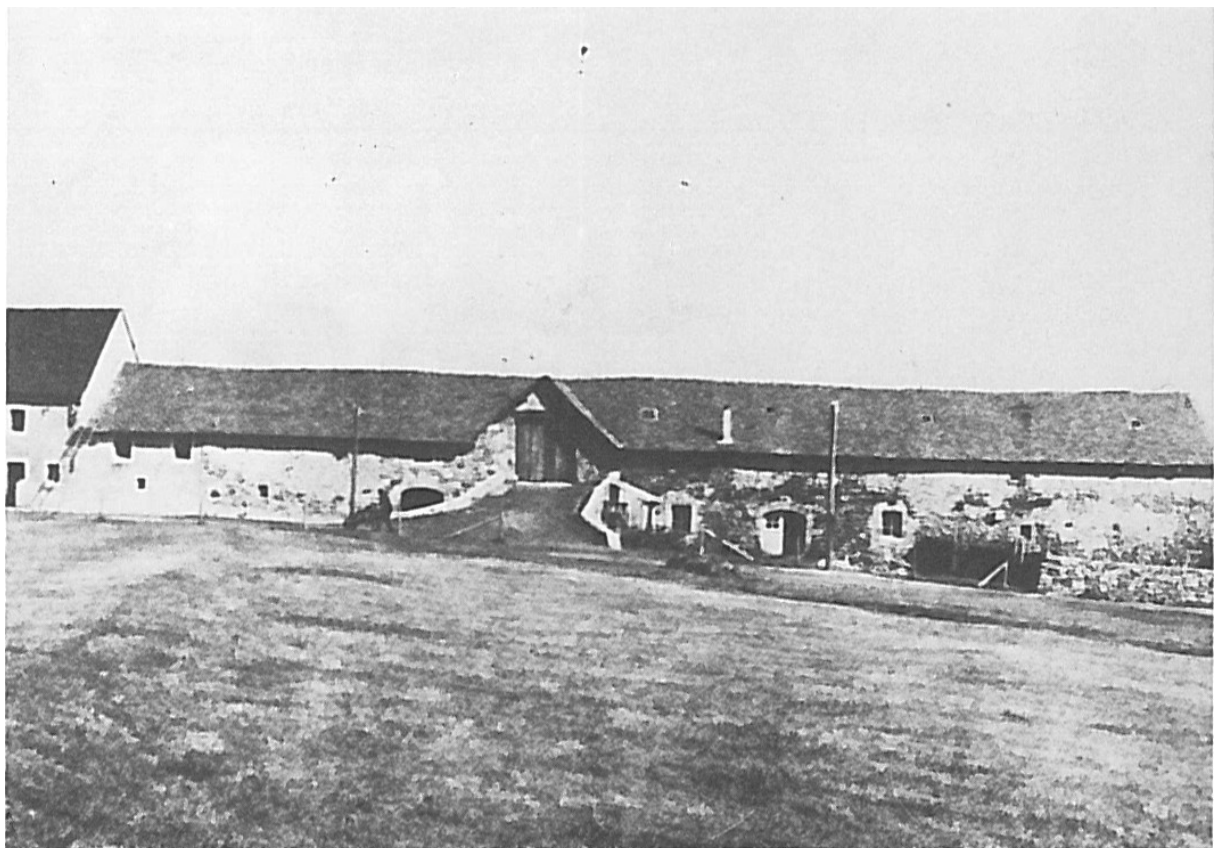
Oserai-je avouer que dans ce havre de paix retrouvée, un autre détail m'est également resté en souvenir.

J'ai gardé en bouche - et ce pendant très longtemps le goût de ce saumon frais pêché dans l'Allier toute proche et préparé à sa façon par notre valeureux, généreux, talentueux, cuisinier. C'était, il est vrai la saison de la remontée en rivière de ces poissons ... et l'occasion d'une dégustation sans pareille.

Plus d'une fois depuis lors, je me suis posé la question de savoir pourquoi, venant de vivre des événements qui furent si dramatiques et durant lesquels avec mes camarades nous avons frôlé la mort de si près, pourquoi, de telles futilités s'étaient imprimées dans ma mémoire au point d'en avoir gardé une image encore très nette à ce jour.

Réflexion faite : à des faits aussi forts, que ceux vécus, il allait de soi qu'en contrepartie s'opposent des signes d'un symbolisme plus futile, signifiant qu'il s'agissait simplement d'un retour à la Vie, à la Vie normale -surtout quand on a vingt ans et, sans aucun doute la chance.


Marcel WEILLE (cello)



La maison forestière du Mont-Mouchet, P.C. de l'état-major de F.F.I. d'Auvergne

« Quand la mémoire faiblit, quand elle commence, comme une fragile falaise rongée par la mer et le temps, de s'effondrer par pans entiers dans les profondeurs de l'oubli, c'est le moment de rassembler ce qui reste, ensuite il sera trop tard. »

Vercors

Il ne faut pas neuf mois, il faut cinquante ans pour faire un homme, cinquante ans de sacrifice, de volonté, de ... tant de choses !

Et quand cet homme est fait, quand il n'y a plus en lui rien de l'enfance, ni de l'adolescence, quand vraiment il est un homme. Il n'est plus bon qu'à mourir »

André Malraux, La condition humaine.



+ **Aurillacois**

Nous vivons des heures graves mais exaltantes. Nous sommes à la veille de la libération définitive. Bientôt, la France entière sera, elle aussi, délivrée de l'odieux occupant et de ses abominables complices.

La Résistance

VOTRE Résistance, pouvons-nous dire, veille, vous l'avez vu, avec le plus grand soin sur votre sécurité. Elle a pris toutes les mesures que dicte à la fois la volonté de briser la puissance de l'ennemi, et le souci de sauvegarder la vie et les biens de nos compatriotes.

Nous vous demandons de nous aider dans notre action par une discipline stricte et confiante.

Toutes les mesures énergiques que vous attendez de nous seront prises immédiatement.

Mais c'est dans l'ordre et dans le calme que nous voulons reconstruire.

La force du Peuple de France doit être disciplinée, sans haines inutiles et mesquines, sans recours à ces odieux moyens employés hier encore par l'ennemi et ses complices.

La Justice au pas lent est venue. Implacable. Son verdict sera dur, terrible même pour certains. Ayez confiance, vous qui avez le cœur pur, et qui êtes restés, dans la tourmente, lucides et dignes.

Tous ensemble, amis Aurillacois, travaillons à relever nos ruines.

Dans un splendide élan de solidarité, honorons, soutenons, entourons de notre pitié et de notre affection les familles de nos martyrs et des victimes, hélas ! trop nombreuses, de la barbarie nazie, des traîtres et des dénonciateurs félons.

C'est par nos vertus d'ordre, de travail, de solidarité, que nous nous rendrons dignes du sacrifice de nos morts, et des souffrances de nos déportés, prisonniers de l'ennemi dans les goles militaires et nazies.

Aurillacois, il faut que l'avenir soit plus beau que le passé. Il faut que l'avenir soit grand.

Il faut que la France redonne dans le monde la force spirituelle la plus grande et la plus grande.

Aurillacois, bien plus qu'un plus humble il entre nous, nous avons notre place dans ce magnifique combat.

AU TRAVAIL